

Vol. XVIII — 36^e année
SEPTEMBRE - OCTOBRE 1955
Montréal — N^o 11



**LE
PRE
C
U
R
S
E
U
R**

Le Précurseur

Par an: \$1.00
A vie: \$20.00

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Imprimatur: Paul-Émile cardinal LÉGER, Archevêque de Montréal, 7 janvier 1955
Nihil obstat: J. CHARTIER, cens. dep., 15 juin 1955.

Vol. XVIII, 36^e année MONTRÉAL, SEPTEMBRE-OCTOBRE 1955

N^o 11

SOMMAIRE

<i>Ils erraient çà et là</i>	483
Sœur Marguerite-de-Jésus, M. I. C.	
<i>Une histoire d'amour</i>	487
Sœur Saint-Edmond, M. I. C.	
<i>Après un an à Padada</i>	492
Sœur Geneviève-de-Nanterre, M. I. C.	
<i>En train</i>	494
Sœur Sainte-Angèle-de-Mérici, M. I. C.	
<i>En Chine: Pourquoi le Communisme s'acharne-t-il contre l'Église catholique?</i> ..	496
<i>Bénédiction de la pierre angulaire de l'école des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Clear Water Bay Road, Kowloon</i>	498
<i>Claudio milite</i>	501
Sœur Cécile-des-Anges, M. I. C.	
<i>Avec les Petits Messagers de Notre-Dame</i>	506
<i>Propos malgaches</i>	510
Sœur Sainte-Félicité, M. I. C.	
<i>Torturés par la faim</i>	513
Sœur Thérèse-de-la-Croix, M. I. C.	
<i>Autour du monde avec les jeunes de 4 à 80 ans</i>	515
<i>En l'an 2500 de son ère, le bouddhisme s'affronte au monde moderne</i>	521
<i>En plantant de l'alysson</i>	523
Sœur Suzanne-de-Jésus, M. I. C.	
<i>L'apostolat des jeunes</i>	525
Sœur Bernard-Marie, M. I. C.	
<i>Nécrologie</i>	527



KARONGA, NYASSALAND

Ils erraient çà et là

par Sœur MARGUERITE-DE-JÉSUS¹, M. I. C.

Aux apôtres qui suggéraient à Notre-Seigneur de congédier les foules afin de leur permettre de pourvoir à leur nourriture, le Maître avait répondu: « Ils n'ont pas à s'en aller; donnez-leur vous-mêmes à manger. » Fidèle à cette directive, le R. P. Gérard Léger, Supérieur de la Mission de Karonga, a pris en pitié non seulement son peuple, mais encore les populations païennes d'alentour, lesquelles, à la lettre, « erraient çà et là comme des brebis sans pasteur ». Dans le but de procurer à ces affamés spirituels le Pain de Vie, il a construit une chapelle à Ngerenge, avec l'aide du Frère Ulric et de quelques chrétiens.

Au début de l'année, les vaillants apôtres offraient à Notre-Seigneur sa nouvelle résidence: un monument en briques indigènes, à toit de chaume, au parquet de terre battue, dépourvu de tout mobilier sauf d'un autel fait de planches brutes soutenues par quatre poteaux. La bénédiction solennelle de ce temple fut pour ses bâtisseurs un sujet de joie, joie que nous, Missionnaires de l'Immaculée, devons partager fraternellement. La veille, Sœur Saint-Élie² et

1. Émilie MARTIN, de Saint-François-d'Assise, comté de Bonaventure.

2. Thérèse GOUBOUT, de Saint-Louis (Sask.).

Sœur Saint-Serge¹ se rendaient à Ngerenge pour y préparer la messe et voir à la décoration. Des draps ornés d'une croix de papier crêpé furent tendus en guise de courtine; une frise d'autel et des banderoles dissimulèrent la rudesse des poutres.

Au matin du jour inaugural, trois autres missionnaires de Karonga, Sœur Madeleine-Marie², Sœur Sainte-Yvette³ et moi-même partions à notre tour en jeep pour Ngerenge. Après une randonnée d'une demi-heure par monts et par vaux, à travers une brousse coupée d'un cours d'eau sans pont, nous arrivions à la *carili* (église) où le Père Supérieur nous attendait pour commencer le saint sacrifice. Là, impossible de descendre tant la foule pressait la voiture de toutes parts. Le Père nous fraya un chemin et nous présenta au premier *Fumu* du village. Celui-ci et ses collègues se montrèrent très aimables. Suivis de la masse des Noirs, ils pénétrèrent dans l'enceinte du temple pour y prendre place. Dans toute l'assistance, une douzaine de chrétiens seulement! Cependant, tous semblèrent impressionnés par les rites du mystère de la messe. Les quelques convertis du poste, ainsi que des chrétiens de Karonga, s'avancèrent au moment de la communion pour recevoir ce Jésus-Hostie qui venait établir à demeure sa présence parmi eux. Au sermon, le Père Léger remercia chaleureusement de l'aide apportée à la construction de cette chapelle où « l'eau jaillira jusqu'à la vie éternelle ». Après l'office, le chef noir ouvrit une tranchée au milieu du peuple, et le célébrant, revêtu de la chape, bénit la *Nyumba ya Ciuta* pendant que la chorale implorait par Marie le secours de l'Esprit-Saint. Et nous, heureuses d'avoir contribué au triomphe de Notre-Seigneur en ce coin de l'Afrique, nous redisions, émues, à l'Auteur de toutes grâces, notre reconnaissance pour la faveur insigne de la vocation d'ouvrière apostolique.

A Ngerenge, les missionnaires travailleront au milieu de païens qui, bien qu'adonnés à la superstition et à la polygamie, croient en la puissance divine. Le premier *Fumu* ne disait-il pas: « Maintenant que les *Catholica* sont arrivés, nous aurons de la pluie tant que nous voudrons! » Et le bon Dieu a comme voulu répondre à cette naïve confiance: la nuit suivante, la région bénéficiait d'une grosse averse. *Deo gratias!* C'était la saison des semences, et la terre se fendillait à cause de la sécheresse.

Aux cérémonies religieuses succédèrent, par une température torride, diverses parades et une démonstration de gymnastique par les élèves de Karongā. Nos scouts et nos guides émerveillèrent les habitants de Ngerenge qui formaient une palissade serrée autour de la place de l'église. A nos côtés, le *Fumu* présidait, accompagné de quatre de ses femmes. Il y eut aussi des danses indigènes. Le sens de la chorégraphie des Noirs se définit difficilement. Après quelques exercices en cadence, leurs mouvements dégénèrent en véri-

1. Jeanne-d'Arc CORRIVEAU, de Saint-Sébastien d'Iberville.

2. Madeleine LORANGER, de Westmount.

3. Yvette CARLE, de Joliette.

tables convulsions: avec un ensemble plus ou moins parfait, ils s'agitent, se tortent, tout ruisselants de sueur.

Vers les trois heures nous allions prendre notre diner à une case voisine. La porte refermée, il nous fallut bien pousser le volet de bois grossier de l'unique fenêtre pour que la lumière pût entrer. Mais déjà aux abords de cette seule ouverture, un attroupement s'était formé, et l'on se disputait le privilège de nous apercevoir à table. Les grandes personnes hissaient les enfants sur leurs épaules; quelques unités — des richards sans doute — s'abritaient sous une ombrelle pour jouir plus commodément de la scène inédite. Sans le souvenir des paroles de saint Paul: « Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous... », nous n'aurions pas délibéré longuement sur les moyens d'opérer la dispersion... Mais gagner au moins ceux-là de Ngerenge était notre objectif en ce jour inaugural; aussi avons-nous dispensé sourires et saluts amicaux jusqu'à l'instant du retour à Karonga.

Certain 19 mars...

Manille (I. P.). — Trois jeunes filles se présentèrent à notre Académie anglo-chinoise et demandèrent à y prendre des leçons particulières d'anglais. La Directrice leur souhaila la bienvenue, et l'affaire conclue, comme c'était la fête de saint Joseph, les conduisit à la chapelle.

Bien que païennes toutes trois, l'une d'elles portait le nom de Joséphine. Elle fut fort impressionnée de l'apparat de lumières et de fleurs d'où émergeait le saint qui s'appelait Joseph. Au sortir de sa visite, elle s'écria: « Puisque j'ai nom Joséphine, c'est donc ma fête aujourd'hui! Il faudrait que les religieuses s'en souviennent dans leurs prières! » Puis elle ajouta: « Je ne manque jamais la messe, le dimanche... c'est le meilleur moyen pour moi d'obtenir le succès dans mes études... »

Point n'est besoin de dire que les Sœurs prirent au sérieux la requête de Joséphine et demandèrent pour elle le don de la foi.

Le trio s'intéressa beaucoup à ces cours d'anglais et non moins à la courte leçon de doctrine que l'on y joignait. A la fin de l'année, les jeunes filles s'inscrivaient en 3^e année de la *High School*. Le jour de l'Assomption nous comblait d'une joie immense: Joséphine réclamait des cours spéciaux de catéchisme en vue d'embrasser le catholicisme. Elle reçut le baptême en la fête de saint Joseph, anniversaire de sa rencontre avec lui, en même temps qu'un groupe de onze autres étudiants. Le 25 mars, elle communiait.

L'une des douze finissantes de notre Académie anglo-chinoise, Joséphine Ng, conserve une prédilection marquée pour saint Joseph qui l'a guidée vers Jésus.

Sœur SAINT-JEAN-DU-CALVAIRE¹, M. I. C.

1. Doris HAGUE, de Montréal.



Une histoire d'amour

par Sœur Saint-Edmond ¹, M. I. C.

La messe nuptiale venait de se terminer dans la petite église de Santa Cruz, aux Philippines, et l'orgue éclatait en accords joyeux. Les nouveaux mariés apparurent sous le porche comme une vision de bonheur: Pedro, bronzé et souriant, la mine joviale; Nina, les bras chargés de fleurs, rayonnante dans la blancheur vaporeuse du voile encadrant ses cheveux d'ébène. Autour d'eux, parents et amis faisaient chorus pour leur prophétiser un avenir enchanteur, une félicité perpétuelle.

La nature tropicale, irradiée de lumière dorée, poétisait ce riant matin de noces; les anémones et les orchidées balançaient au bord du chemin l'encensoir de leurs corolles et la brise faisait frissonner les hautes palmes. Un instant, le visage de la jeune mariée devint grave. « Pour le meilleur et pour le pire », avait dit le prêtre. Le « pire » pouvait-il donc se présenter?... Mais, de quelle manière?... sous quelle forme?... Prestement, le point d'interrogation s'enfuit devant le sourire si rassurant de Pedro!

Puis ils partirent pour le voyage de la vie, comme de jeunes oiseaux qui s'élancent dans l'espace, les ailes vibrantes. Ils avaient fixé leur nid dans une jolie case de bambou, entourée d'un jardinet fleuri, coquette et accueillante avec ses baies toujours ouvertes et sa véranda bien ombragée par le toit de chaume.

Le bouquet de noces s'était fané, le voile de tulle blanc reposait dans l'armoire aux souvenirs, mais que leur importait puisqu'ils étaient heureux comme au premier jour! Deux charmants bambins, Vito et Célia, vinrent tour à tour ensoleiller le foyer de leur gazouillis et de leur rire perlé. Ils apportèrent dans la vie du jeune couple une vie nouvelle, alerte, vibrante, toute en promesses, et le travail parut moins rude, et le cœur plus léger.

Mais bientôt des nuages étranges assombrirent ce ciel familial si serein. Pedro, pourtant jeune et robuste, souffrait d'un mal inexplicable. Une curieuse démangeaison brûlait son visage et ses jambes, des taches blanches, sèches, mouchetaient son dos, ses bras, et cette petite plaie, au doigt, ne voulait pas guérir et elle avait pris figure d'ulcère. Une inquiétude mortelle les tenaillait et le spectre d'une maladie horrible, qu'aucun d'eux n'osait nommer, hantait leur esprit. Mon Dieu! mon Dieu! serait-ce possible?

Puis un jour, le microscope décela la présence du bacille de Hansen et révéla brutalement la vérité: Pedro était atteint de la lèpre.

Oh! l'épouvantable épreuve qui, en un moment de stupeur et d'indicible agonie, ravagea leur bonheur et brisa leur vie! Le sort de Pedro était fixé par des lois inexorables. On l'arracherait à son foyer, à ses enfants, car le lépreux

1. Irma DE LADURANTAYE, de Cap-Saint-Ignace (Qué.).

n'a plus de famille, ni d'amis, ni de place parmi les hommes. Parqué dans un lieu isolé, il y traîne une vie flétrie, poursuivi par le mépris absurde et criminel qui s'attache à lui.

Ces pensées martelaient douloureusement l'esprit de Nina, et elle frissonnait en songeant à l'abîme de solitude et de désolation où, à vingt-quatre ans, elle allait être plongée. Son rêve, si riche de promesses, n'avait-il donc été qu'un cauchemar?... et son mariage, une tragédie sans issue?...

Elle se revit un instant dans le décor et l'apparat nuptial et, subitement, elle comprit la parole mystérieuse qui avait résonné jusqu'au fond de son cœur. Oui, le « pire » était venu, et sous la forme d'une épreuve crucifiante!... Mais, d'avance, elle avait souscrit aux bons et aux mauvais jours. Pouvait-elle adopter une attitude de révolte? Oh! non, elle resterait fidèle à sa promesse! Et la grâce fécondant sa bonne volonté, elle répéta, cette fois dans l'amertume du sacrifice, les engagements qu'elle avait prononcés, il n'y avait pas trois ans, dans la joie exaltante de son jeune amour. Bien plus, elle les couronna d'une détermination héroïque qu'elle communiqua sur-le-champ à son mari: elle prendrait les enfants et partirait avec lui. Il la remercia d'un sourire douloureux mais refusa d'accepter cet exil volontaire. Nina fut inébranlable. A deux ils seraient plus forts pour porter l'accablant fardeau. Elle partagerait son infortune, au moins dans la mesure compatible avec des lois prophylactiques dont elle ne pouvait s'affranchir.

Ils repartirent donc ensemble, sur la route de corail blanc, bordée de mimosas fleuris, inondée de soleil, par un autre matin embaumé, mais leurs



yeux voilés de tristesse demeuraient insensibles à cet enchantement. La maisonnette des fougères, interdite, silencieuse, avait clos ses portes et ses volets, et l'on eût dit qu'elle fermait les yeux pour ne pas voir l'exode douloureux de ceux dont elle avait abrité le tranquille bonheur.

Deux jours plus tard, Nina était installée avec ses enfants dans une case qui n'avait rien d'un eldorado, mais qui se trouvait à proximité du lazaret où Pedro était enfermé. Elle avait aussitôt cherché du travail puisque, seule désormais, elle gagnerait son pain et celui des enfants. Intelligente et active, elle cumulait ses nouvelles charges avec le soin de sa famille, trouvant moyen de s'échapper pour visiter souvent le pauvre banni, adoucir sa solitude et le consoler.

Grâce à cet élixir moral, au repos et aux traitements reçus, le malade recouvrait lentement ses forces et la bonne humeur de sa race. Ses plaies s'étaient fermées, les taches blanches avaient disparu et il se portait de mieux en mieux, si bien que, moins d'un an après son arrivée, le docteur déclara: « Pedro, mon garçon, te voilà négatif! »

Le bacille avait donc disparu! Guéri!... il était guéri!

Nina l'apprit aussitôt, avec une explosion de joie! N'était-ce pas le bonheur qui revenait à eux, et un bonheur d'autant plus beau qu'il avait failli se dissoudre pour toujours. Tous deux sentaient monter en eux une vie nouvelle, celle qui palpète dans la nature quand le printemps la fait renaître. Mais la règle est inflexible pour les lépreux guéris; elle prolonge de deux ans leur séjour au lazaret, afin de pouvoir garantir que le mal a disparu. Deux ans encore de longue patience, c'était dur! mais la joie d'être « négatif » valait bien tous les sacrifices!

Les mois passèrent, illuminés d'espérance. Nina les comptait, un soir, sur la route. Il n'en restait plus que trois!... et la famille réunie rentrerait au village. Elle criait déjà son bonheur au soleil, aux arbres, aux petits oiseaux qui se pourchassaient dans les hautes herbes avec des cris joyeux.

L'instant d'après, elle rejoignit son mari, sous l'ombrage d'un vieil acacia, mais, en l'apercevant, elle s'arrêta stupéfaite. Elle avait devant elle un Pedro accablé, méconnaissable, et dont le visage bouleversé ne souriait plus. Anxieuse, elle lui demanda: « Qu'y a-t-il donc, mon ami?... Serais-tu souffrant, aujourd'hui? »

Il secoua la tête. « Ce matin, dit-il, le médecin est venu... pour l'examen régulier... »

Il s'arrêta, levant sur sa femme un regard si lourd de détresse que Nina comprit tout à coup la vérité. Elle frémit et tout son sang se glaça. Les yeux brûlants, les traits tendus par l'angoisse, elle se pencha vers Pedro: « Le mal est donc revenu?... » demanda-t-elle, presque tout bas. Et lui, sans mot dire,

serré à la gorge par quelque chose qu'il refoulait, esquissa simplement un geste affirmatif.

La résignation fut l'œuvre de la grâce. Le pauvre lépreux avait étouffé au fond de son cœur tout espoir, tout désir, et Nina était retournée à sa vie solitaire et sacrifiée. Voilant sous un sourire le drame tragique de son âme, elle allait, vaillante, à tous les devoirs: la lutte pour l'existence, l'éducation des enfants et les mille impératifs de la vie quotidienne. Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles la lèpre opéra sournoisement ses ravages dans l'organisme de Pedro, mais la sollicitude et l'affection de sa femme le reconfortaient et lui rendaient son courage.

Ce rôle de bienfaisance, Nina ne l'exerçait parfois qu'au prix de rudes sacrifices. Un soir, lasse et malade, elle hésitait à entreprendre sa visite de charité. Mais, elle avait préparé des surprises, et la pensée de donner de la joie la décida à partir. Son mari aimait passionnément la musique. Déjà, elle lui avait procuré divers instruments, une guitare, une flûte, un banjo, grâce auxquels il organisait des concerts avec ses compagnons. Ce soir-là, elle apportait encore une mandoline, un tambour, des castagnettes. Elle y avait ajouté des jeux divers, des livres, des gâteries, et elle allait contente avec ces petits trésors, fruits de bien des privations.

Hélas! elle se heurta à un accueil maussade du pauvre malade, aigri par ses souffrances et la recrudescence de son mal. Il n'eut pour elle que des plaintes, des paroles amères et dures, et elle ressentit cruellement cette nouvelle souffrance, après tant d'autres.

Nina rentra dans son pauvre logis, l'âme et le corps brisés. Un ennui inexprimable, un insurmontable dégoût l'assaillirent. Cette croix, qu'elle n'aurait jamais fini de porter, était devenue trop lourde. Pourquoi se riverait-elle à un malheureux qui semblait méconnaître son dévouement, la repousser, et dont l'aspect monstrueux la faisait frissonner chaque fois qu'elle l'approchait? Devait-elle ainsi fermer les yeux à tout bonheur humain, rester sourde aux appels du monde, repousser sans cesse les séductions qui s'offraient à elle?... Une voix perverse lui soufflait que d'autres avaient relâché des liens trop gênants... qu'une telle vie était insupportable... qu'autour d'elle, on raillait son stupide attachement à un lépreux, un homme poursuivi par la malédiction...

Dans son âme, affreusement bouleversée, c'était la nuit. Éperdue, elle leva les yeux, comme pour chercher quelque secours. Mais la case était déserte et cette solitude l'écrasait. Soudain elle aperçut, au mur, en face d'elle, le crucifix qui la regardait en tendant les bras et, spontanément, elle tomba à genoux. Elle ne put prononcer aucune parole mais son geste priait, il implorait la pitié de Celui qui a dit: « Venez à moi, si vous souffrez et si vous êtes accablés... »

Peu à peu, la paix du regard divin pénétra dans son âme et, doucement, irrésistiblement, comme la marée prend possession du rivage, une conviction claire et profonde s'empara d'elle. Elle comprit que la grâce du sacrement

qui avait consacré son mariage l'accompagnerait toujours et la soutiendrait jusqu'au bout de sa vie immolée. Elle acquit la ferme assurance que Dieu sait ce qu'Il fait en nous envoyant la souffrance et que la sagesse consiste à l'accepter pleinement. O puissance de la prière, de l'humble recours à la miséricorde divine! Nina se releva consolée, capable de reprendre sa croix, triomphante aussi, parce qu'elle tenait, pour ainsi dire, dans ses mains son cœur frémissant mais soumis à Dieu.

Son chemin douloureux devait durer dix-sept ans. Vito et Célia avaient grandi, forts et rayonnants de santé. Ils poursuivaient avec succès leurs études, mais apprenaient surtout, grâce à l'exemple de leur mère, l'unique science nécessaire de la fidélité à Dieu et au devoir.

L'état du pauvre Pedro était devenu repoussant. Son visage boursoufflé et envahi par des nodosités avait un aspect léonin. Les oreilles, enflées et allongées, pendaient jusqu'à l'épaule. Tout son corps était couvert de tubercules saignants et d'ulcères nauséabonds.

Un jour, ce fut la fin. Nina était là, à genoux et priant, au chevet du moribond qui ne pouvait plus parler, mais dont la main recroquevillée et sans doigts montrait le ciel, suprême rendez-vous. A l'instant d'expirer, il attacha sur son ange visible un regard chargé d'affection et de gratitude.

Pedro venait de quitter son double exil pour rentrer dans sa patrie. Son corps repose sous un magnolier qui étend sur lui une ombre douce et légère. Auprès de l'humble croix blanche, une femme en deuil et deux adolescents viennent souvent déposer des fleurs et s'agenouiller pour une longue prière.

L'épouse fidèle continue d'aimer, de prodiguer sa charité à l'âme du défunt. Près de ces pauvres restes, qui, dans la nuit du tombeau, ne sont pas différents de ceux des rois, son âme pacifiée et grandie par la souffrance aime à bénir et à adorer les voies de Dieu. Elle sait que son amour terrestre, si radicalement brisé, n'est pas détruit mais transplanté et enraciné pour l'éternité. Elle sait aussi que le cœur humain qui a tout sacrifié à l'amour de Dieu retrouve en Celui qui est TOUT BIEN un bonheur qui n'a pas de nom sur la terre, et qui n'aura pas de terme dans les cieux.



APRÈS UN AN À PADADA

par Sœur GENEVIÈVE-DE-NANTERRE¹, M. I. C.

Le 31 mai 1954, l'Académie Saint-Michel de Padada naissait sous la bénédiction de l'Église et l'approbation de l'État. Le 15 juin suivant, elle ouvrait ses portes à plus de trois cents élèves, garçons et filles de dix à vingt-deux ans. Les huit classes débordèrent. On venait de partout: de l'école publique, de l'école neutre, de l'école catholique, et chacun avec un bagage de sciences différent. Il fallut harmoniser le tout et de ces éléments divers former un ensemble homogène.

Pour réaliser notre but, faire de ces étudiants des catholiques pratiquants, il importait de rendre l'école attrayante et de mener de front toutes les activités scolaires. Alors surgirent les ligues sportives: balle au panier, ballon volant et balle molle, qui se disputèrent d'abord le championnat interscolaire pour se mesurer ensuite avec les écoles voisines. Les cadets et les scouts se rangèrent fièrement sous leur drapeau bleu et blanc. Chaque fête fut marquée par des séances littéraires et musicales qui valurent à nos jeunes artistes quelques lauriers et une réputation enviable. L'Année mariale, avec son programme d'activités religieuses, servit de base à un renouveau spirituel qui s'imposait. Jour après jour, assistées par l'Immaculée, les religieuses catéchistes rompirent à cette jeunesse affamée le pain de la parole divine. Le résultat fut des plus consolants, et la montée vers une pratique intégrale de la religion se révéla progressive et constante. Le bilan apostolique de l'année se résuma ainsi: baptême d'aglipayens, de protestants; première communion des retardataires; retour des tièdes aux sacrements; orientation des fervents vers l'apostolat.

Commencé à l'école, le rayonnement missionnaire des jeunes s'étendit vite au dehors. Les élèves militants de l'Action catholique catéchisèrent les enfants de leurs *barrios*; les membres de la Section mariale réapprirent aux familles la dévotion du Rosaire, tandis que ceux de la Section eucharistique amenaient à Jésus-Hostie de nouveaux adorateurs.

Cette année aux réalisations multiples se terminait le 2 avril 1955 par une cérémonie de collation des grades. Dix-sept finissants, émus et fiers, rece-

1. Geneviève SAINT-PIERRE, de Montréal.

vaient leur diplôme des mains de S. Exc. Mgr C. Thibault, D. D., administrateur de Davao. La fête s'ouvrit par le défilé des gradués vêtus de blanc, des professeurs laïques en toge et bonnet carré, de l'évêque sous la pourpre. Puis il y eut chants et poèmes, prix aux catéchistes méritants, médailles d'excellence, collation des diplômes, discours, etc. Pendant que se déroulait le programme, plus d'un songea sans doute que, l'année d'avant, sur l'emplacement même de cette salle, de grands cocotiers balançaient encore tranquillement leur panache, et rien ne faisait prévoir l'œuvre missionnaire si heureusement réalisée.

Du cœur des pionnières, en ce soir de collation des grades, un *Magnificat* monta vers le ciel. Elles avaient semé avec peine et labeur, mais elles recueillaient dans la joie leurs premières gerbes.

LA PREMIÈRE COLLATION DES DIPLÔMES À LA *High School* DE PADADA. DE GAUCHE À DROITE : SŒUR GENEVIÈVE-DE-NANTERRE (GENEVIÈVE SAINT-PIERRE, DE MONTRÉAL), LE R. P. PAUL GRAVEL, P. M. É., CURÉ DE PADADA, S. EXC. MGR CLOVIS THIBAUT, P. M. É., SŒUR CLAIRE-DE-L'EUCARISTIE (CLAIRE FONTAINE, DE QUÉBEC).



Photo by
Morimont
DUBRE
55

En train

par Sœur
SAINTE-ANGÈLE-DE-MÉRICI¹, M. I. C.

La Providence ménage parfois à ses missionnaires des circonstances fortuites d'exercer l'apostolat. C'est ainsi qu'ayant pris le train pour Tokyo, où nous devions participer à une journée d'étude, notre voyage devint occasion de propagande.

Nous filions à travers la campagne nipponne, magnifique à cette époque du printemps avec ses cerisiers en fleurs et ses champs de blé vert. Un peu de lecture nous faisait oublier la longueur des arrêts, quand à certaine petite gare une bonne vieille paysanne vint se placer près de nous. D'un air ébahi elle regarda une Sœur, puis l'autre, puis l'autre encore, puis le trio en bloc pour finir par s'exclamer: « Moi, je n'ai jamais vu de personnes semblables! » Sur ce, la conversation s'engagea, et, de propos indifférents, elle roula sur la question religieuse que nous symbolisons. Et

1. Marie-Jeanne L'HEUREUX, de Loretteville.



grand-mère d'approuver chacune de nos paroles avec une telle force de conviction dans la voix que bientôt tout l'entourage s'intéressa. Plusieurs refermèrent les magazines qu'ils lisaient pour reporter leur attention sur les feuillets en langue japonaise que nous remettions à la loquace *obasan*. Celle-ci, intriguée par leurs titres: *Y a-t-il un Dieu? La religion est-elle nécessaire?* exprima — toujours à tue-tête — le désir de les garder. Sur notre réponse affirmative, deux étudiants demandèrent quelques exemplaires qu'ils glissèrent dans leurs livres; puis ce fut un autre jeune homme, puis ses voisins; enfin un monsieur changea expressément de place avant de descendre: il voulait lui aussi emporter des feuillets. On sait la passion japonaise pour l'imprimé. Puissent nos feuilles volantes éclairer ces passagers, nos compagnons occasionnels et nos frères de toujours!

L'atmosphère était des meilleures lorsqu'on annonça Utsunomiya. L'*obasan* se leva. Mais, avant de nous quitter, elle témoigna sa reconnaissance: avisant la boîte de son *bento*, elle l'ouvrit pour en retirer des boules de riz qu'elle empaqueta dans un cartonnage improvisé. « Prenez cela, dit-elle, moi, je n'en ai pas besoin. » A nos protestations, la vieille paysanne n'entendit rien; elle disparut, nous cédant son repas, le merci de tout son cœur en retour des attentions reçues.

Tout à la joie de cette merveilleuse aubaine d'apostolat, nous n'avions pas remarqué que les autres voyageurs en avaient fait autant que l'*obasan*... et pour cause: le train n'allait pas plus loin! Vite! il nous fallut partir et monter dans un wagon déjà encombré. Après différentes civilités, nous nous trouvâmes toutes trois assises près d'un bonze. Rien de mieux en l'occurrence que de prendre un livre et de laisser ce moine bouddhiste observer à loisir ses nouvelles voisines. Bientôt il hasardait une première question: « Enseignez-vous le chant religieux à votre Jardin de l'Enfance ?

— Certainement. Nous enseignons les chants et les prières en rapport avec la doctrine catholique.

— Vraiment!... Moi, je n'en fais rien. »

Suivit quelque échange d'idées sur les temps actuels, puis le bonze d'ajouter spontanément: « Dans votre religion, le pardon des péchés existe-t-il ?

— Mais oui, et un pardon bien rassurant quand il est demandé selon les conditions posées! »

Cette réponse parut satisfaire cet autre Nicodème à qui nous aurions pu répéter les paroles du Maître: « Quoi, vous êtes chef de religion et vous ne savez pas cela! » Non, le moine bouddhiste ne connaissait pas le sacrement de Pénitence, mais il pressentait la nécessité d'un moyen de pardon qui rend la paix.

La conversation continua des plus sérieuses. Avant de nous séparer de ce bouddhiste avide de s'éclairer, nous lui indiquâmes l'adresse de la Mission la

plus rapprochée de son domicile, tandis que je lui donnais un feuillet justement intitulé *le Pardon des péchés*. Il l'accepta avec gratitude: c'était son premier contact avec le Christ, Auteur et Source intarissable de la grâce du pardon.

« Mes voies, dit Dieu, ne sont pas vos voies... » Qui donc aurait pu prévoir que Dieu, dans ses plans divins, emprunterait ce jour-là l'humble voie ferrée: « Wakamatsu-Koriyama-Tokyo! »

En Chine : Pourquoi le communisme s'acharne-t-il contre l'Église catholique ?

Rome (A. I. F.). — Les communistes ont anéanti toutes les œuvres catholiques en Chine, expulsé les missionnaires, à quelques exceptions près, fermé ou détruit un grand nombre d'églises, emprisonné beaucoup de prêtres et de chrétiens chinois. Que représentent à présent quelque trois millions de catholiques chinois dans un pays de six cents millions d'habitants, et comment se fait-il que le gouvernement de Mao Tsé-Toung s'acharne à les persécuter, prétendant organiser une Église réformée dont la hiérarchie, la discipline et même les dogmes seront à sa discrétion ?

C'est la question que nous avons posée au R. P. Bonnichon, jésuite français, récemment expulsé de Chine après avoir été doyen pendant quinze ans de la Faculté de droit de l'Université de l'Aurore à Shanghai.

« Cette persécution acharnée s'explique par deux raisons, a-t-il déclaré. D'abord le communisme ne renonce nullement à sa philosophie de base: elle fait bloc avec toute son action. Or, selon cette philosophie, la religion, superstition antiscientifique, est vouée à disparaître et la dictature populaire doit aider par tous les moyens cette disparition. Pourquoi ne pas croire les théoriciens communistes quand ils s'expriment avec une parfaite franchise ?

« Mais il existe une seconde raison plus forte encore et plus difficile à saisir quand on n'a pas vécu des jours, des mois et des années sous le régime communiste. L'État communiste prétend imposer à chacun son idéologie: non seulement chacun doit croire aux principes du marxisme-léninisme, mais chacun doit chaque jour adhérer par un engagement personnel à la politique agraire, industrielle, religieuse, militaire, hygiéniste, artistique, scolaire du gouvernement. Ceci n'est pas un rêve vain de totalitariste de cabinet; c'est une réussite actuelle et obtenue sur des centaines de millions de cerveaux. Chacun, durant

toute sa vie, assiste plusieurs fois par semaine à la discussion par petits groupes de cette politique du gouvernement. Il n'est pas question en réalité de discuter, mais de s'aligner, et chacun doit parler et s'engager à son tour. La critique des uns par les autres, l'autocritique obligatoire, toutes les pressions du groupe sur l'individu, obtiennent efficacement cette adhésion quotidienne, d'autant que tous les groupes sont reliés à la police et constituent le réseau serré qui étreint chacun, toute son existence. Il s'agit là d'une véritable obligation juridique, puisque ne pas penser comme le gouvernement c'est faire acte de contre-révolutionnaire, et que ce crime — le seul crime — remplit chaque jour les prisons et les camps de travaux forcés.

« Un État qui détient, outre ces moyens de coercition, tous les emplois de travailleurs manuels ou intellectuels et qui, par conséquent, peut seul vous donner à manger, peut se permettre cette domination des consciences, et l'expérience prouve qu'il y réussit.

« Pensez maintenant à la réaction de cet État au contact d'une religion: des dogmes qu'on déclare intangibles, une règle morale qu'il ne dicte pas, une autorité ecclésiastique qu'il n'a pas nommée, un royaume qui n'est pas de ce monde et par conséquent lui échappe, une prétention à régir les âmes, tout cela qui est la religion pure, sans mélange de politique, il ne peut l'accepter. Que les fidèles assistent à leurs offices librement dans leurs chapelles, on peut tolérer provisoirement et longtemps encore ces superstitions dépassées. Les chants latins ou chinois des catholiques comme l'encens ou les bougies des pagodes, tout cela peut faire l'objet de la liberté de religion, mais pas l'existence d'une société hiérarchique, maîtresse de dogme et de morale, universelle... On peut tolérer un *Culte*, mais pas une *Église*. Et voilà pourquoi l'on s'acharne à la détruire. En dehors de cette raison foncière, il n'y a que vains prétextes, habiles diversions, écrans de fumée pour masquer l'attaque.

« Mais les chrétiens ont foi dans les promesses divines: ils savent qu'ils sont l'Église. Un fonctionnaire communiste disait à un enfant: « Tu vois que l'Église est frappée à mort: dans dix ans, dans vingt ans, les chapelles serviront de cinémas; il n'y aura plus de prêtres ni d'évêques. » L'enfant répondit fièrement: « Il y aura encore l'Église, parce que moi j'y serai! » (*Fides*.)



Les hommes vont à ceux qui espèrent, à ceux qui annoncent le bonheur; les hommes aiment les gens de bonne humeur, de bon caractère et de bon sens, qui ont le sens de l'honneur, qui ont de l'entrain, qui sont cordialement bons, qui ont le Bon Esprit.

Donc enfin, pour faire du bien, pour gagner les cœurs, être joyeux, sourire à tout, en signe de bonne humeur, de bon caractère, de bon sens, de bienveillance et de bonté, en signe et par principe de Bon Esprit.

R. P. FOCH, S. J.



EN CONSTRUCTION : LA FUTURE ÉCOLE DES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, CLEAR WATER BAY ROAD, KOWLOON, HONG-KONG. AVANT LA BÉNÉDICTION DE LA PIERRE ANGULAIRE, LE 25 MARS 1955, L'ENTREPRENEUR, M. LEE, SIGNE LE DOCUMENT TRADITIONNEL. AU SECOND PLAN. SŒUR SAINT-LAZARE (JULIETTE RAINVILLE, DE BEAUPORT), SŒUR JEANNE-MARIE (JEANNE BRASSARD, DE MONTRÉAL), SŒUR SAINT-VIATEUR (AURORE LAPOINTE, DE MONTRÉAL).



**LE R. P. ORLENDO, CURÉ DE LA PAROISSE SAINTE-THÉRÈSE, INSÈRE LE COFFRET DE CUIVRE DANS LA PIERRE.
S. EXC. MGR LAURENTI BIANCHI, ÈVÈQUE DE HONG-KONG, CIMENTE LUI-MÊME CETTE PIERRE.**



JOIE GÉNÉRALE DEVANT LA NOUVELLE PERSPECTIVE APOSTOLIQUE. CI-HAUT : S. EXC. MGR BIANCHI, SŒUR SAINT-ALEXANDRE (ALEXANDRINE SURPRENANT, DE SAINT-ALEXANDRE D'IBERVILLE), SŒUR MARIE-CÉLINA (GRACIA BLANCHET, DE DRUMMONDVILLE).

CLAUDIO MILITE...

par Sœur CÉCILE-DES-ANGES¹, M. I. C.

La *St. Michael's Academy* s'ouvrait à peine et, déjà, l'Action catholique y était à l'honneur. Bien des cœurs généreux parmi nos élèves n'attendaient que cet appel pour prouver leur amour au Christ. Reconnaisants de l'éducation chrétienne qui leur est donnée, ils veulent en faire bénéficier leur entourage.

Tel est bien le cas de Claudio, élève de 3^e année, qui s'enrôla avec enthousiasme dans le mouvement organisé à l'école. La Directrice lui confia la tâche de préparer à la première communion les enfants de son *barrio* qui fréquentaient l'école publique. Elle lui promit d'aller bientôt le visiter dans son champ d'apostolat.

Un samedi, je fus donc invitée à accompagner ma Sœur à Malinao. Le Père Curé voulut bien nous prêter sa camionnette, et nous voilà filant à belle allure sur une route carrossable. Mais bientôt nous débouchons dans un chemin détrempe par les pluies, bosselé et défoncé par de lourds camions. La voiture brave les obstacles, contourne habilement les fondrières, pendant que sauts et soubresauts me remettent en mémoire les *émotions* inconfortables du mal de mer... Soudain, tout s'arrête, la camionnette est enlisée. Heureusement quelques jeunes gens sont là, causant à la porte d'une boutique. Leurs efforts réunis nous tirent de l'ornière, et nous atteignons Malinao sans autre incident.

Claudio nous conduit chez lui : une case de bambou, petite mais propre. C'est là que, chaque jour, il rassemble son monde pour le catéchisme. De fait une quarantaine d'enfants nous attendent. Il y a aussi des adultes qui voient les Sœurs pour la première fois; ils nous accueillent avec ce bon sourire, ce respect affectueux, si frappant chez les Philippins, pour les prêtres et les religieuses.

L'examen, très consolant, révèle le travail déjà accompli. Les enfants savent leurs prières et les notions élémentaires du catéchisme. Pour les encourager, ma compagne leur distribue des images, puis les exhorte à continuer généreusement leur étude et à se bien préparer au grand jour qui approche.

Cette visite m'enrichit de précieuses expériences. Je connais mieux, maintenant, les conditions de vie de nos élèves et je comprends pourquoi ils ne peuvent pas toujours assister à la messe du dimanche; la distance considérable et les chemins impraticables constituent de réels empêchements. J'ai pu constater, par ailleurs, le rayonnement apostolique d'une âme sincère et généreuse comme celle de Claudio. Au moins onze de nos jeunes militants exercent la même bienfaisante influence dans d'autres *barrios*. Ne fussions-nous venues aux Philippines que pour allumer dans quelques âmes la flamme de l'apostolat, déjà notre école aurait atteint un noble but.

1. Cécile KIROUAC, de Bristol, Conn.



La première communion des enfants de Malinao fut fixée au dimanche 19 décembre. Dieu seul connut les nombreux sacrifices dont Claudio paya ses succès. Il fallut visiter chaque famille et s'occuper des deux voyages des enfants, un vrai problème, vu la distance. Mais le brave garçon débrouilla tout, et le samedi après-midi, tel qu'il avait été convenu, avec sa troupe il se présentait à l'église pour les confessions. Retourner ensuite à la maison, puis revenir le lendemain pour la messe n'était guère possible aux plus petits. Aidé d'une tante, Claudio leur trouva un gîte dans les familles du village et rentra à Malinao avec les grands. Dès trois heures, le jour suivant, il reprenait la route de Padada. Aussi, quand les cloches carillonnèrent la messe de sept heures, vit-on un Claudio tout radieux s'avancer dans la nef à la tête d'une blanche phalange qu'il conduisit aux premiers rangs de l'assistance. Certes, le bon Maître dut regarder avec amour son jeune apôtre, lui qui ne quitte son ciel que pour cet autre ciel, l'âme de ses enfants!

Après la messe et le déjeuner au couvent des *Madres*, Sœur Supérieure¹ distribua aux élus des souvenirs et des chapelets. Les chers petits vivaient des moments de pur bonheur; la joie les transfigurait.

Claudio ne laisse pas sa tâche inachevée; il continue de veiller sur ses agneaux. A la messe de minuit nous avons la surprise de le revoir à l'église avec son petit troupeau, auquel s'étaient joints plusieurs adultes gagnés par ses conseils discrets.

L'apostolat de Claudio me fait songer à tant de belles âmes de chez nous en quête d'idéal, désireuses elles aussi de vouer leur énergie et leur enthousiasme à une noble cause. Et quelle cause plus sublime, plus digne de nos aspirations que celle de l'Église missionnaire, moissonneuse?... Oh! n'hésitez pas! Comme Claudio dites un oui empressé! car la moisson est mûre... mais les ouvrières trop peu nombreuses!

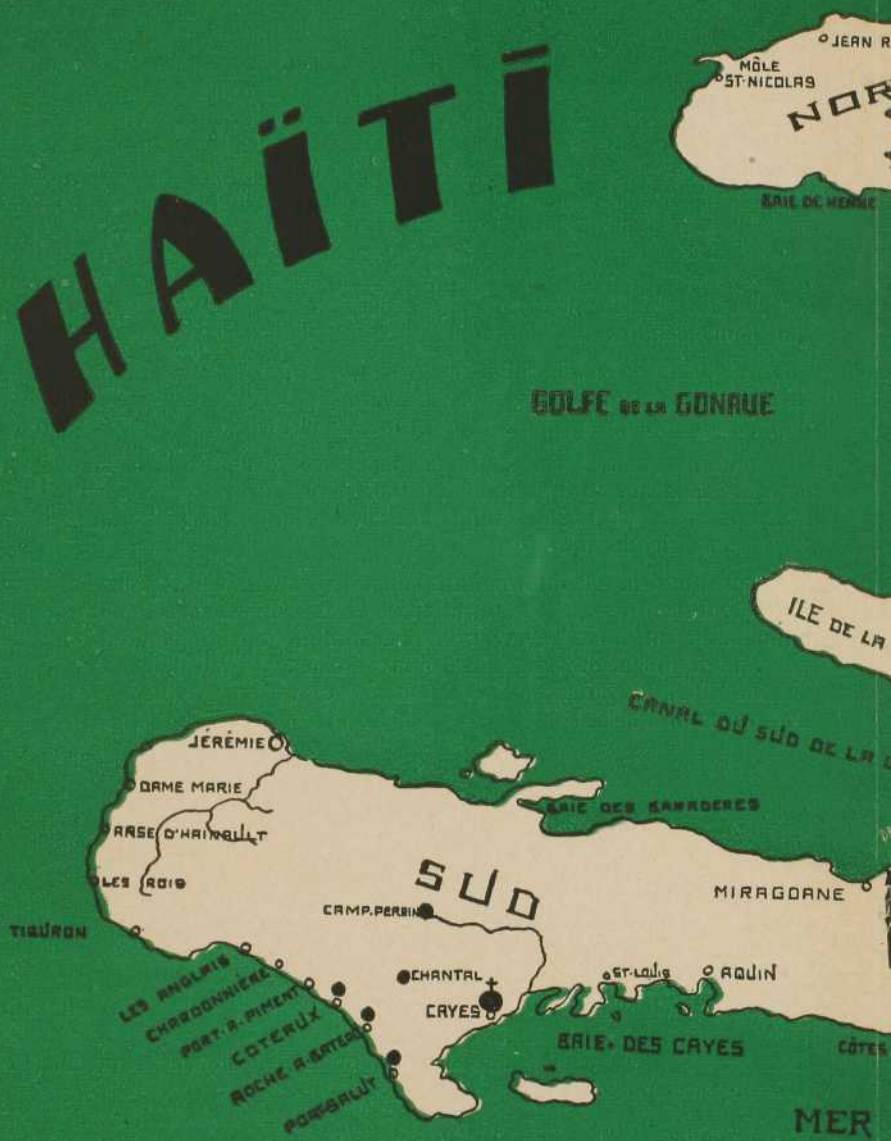


Plus on incline, plus on excelle à interpréter toutes les dispositions de la Providence dans le sens de la Bonté et de la Miséricorde infinies, plus on a de chance de rencontrer juste et d'être dans la vérité et plus aussi alors la vie rayonne l'Esprit de Dieu et répand l'onction.

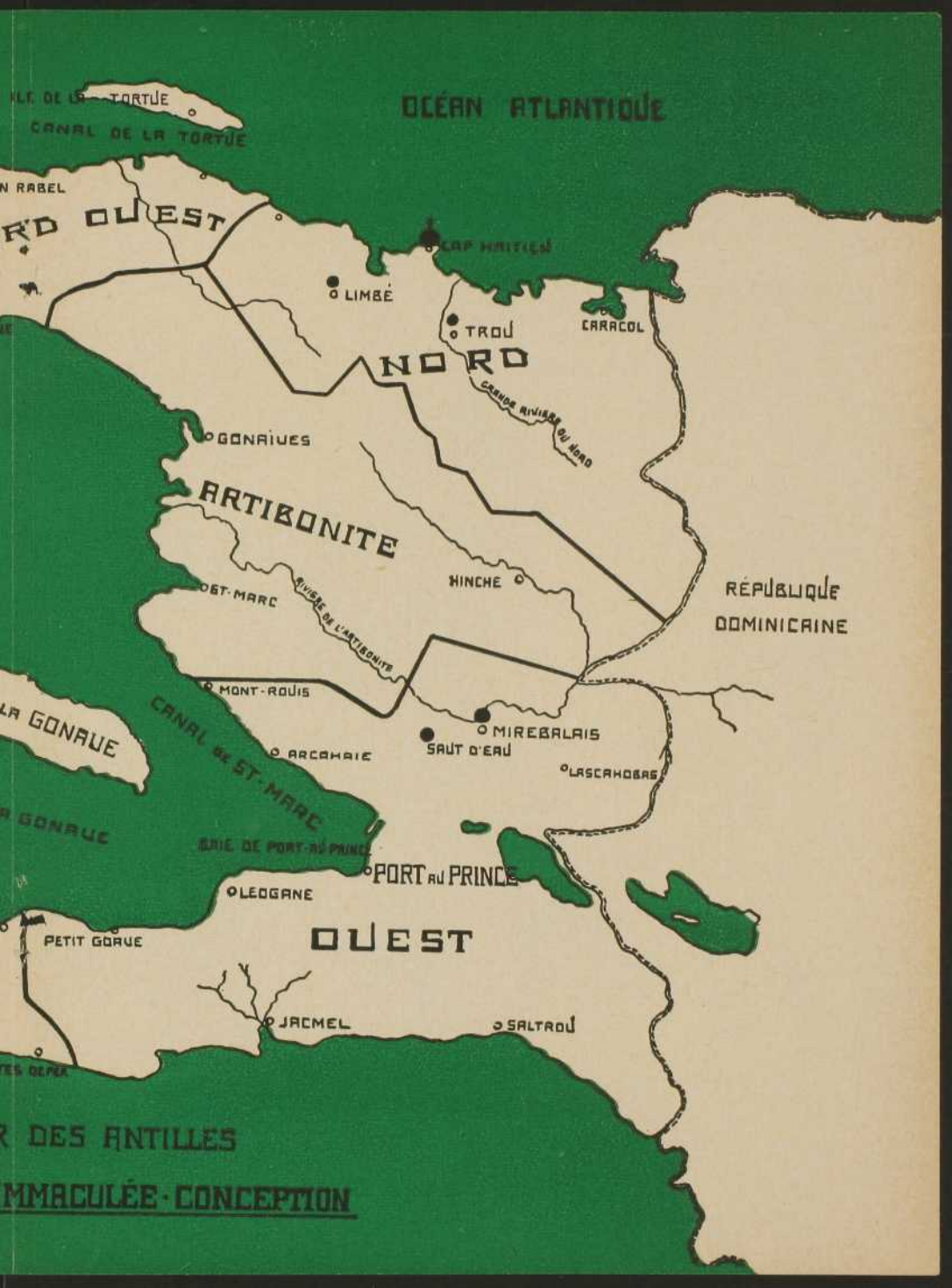
R. P. FOCH, S. J.

1. Sœur CLAIRE-DE-L'EUCARISTIE (Claire FONTAINE, de Québec).

HAÏTÌ



● ● MISSIONS DES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IM



Océan Atlantique

ILE DE LA TORTUE
CANAL DE LA TORTUE

NORD OUEST

CAP HAÏTIEN

LIMBÉ

TROU

CARACOL

NORD

GRANDE RIVIÈRE DU NORD

GONÂIVES

ARTIBONITE

HINCÉ

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

ST-MARC

RIVIÈRE DE L'ARTIBONITE

MONT-ROUIS

SAÏT D'EAU

MIREBALAIS

LASCAHOBAS

LA GONAUE

CANAL DE ST-MARC

SAÏE DE PORT-AU-PRINCE

PORT AU PRINCE

OLEGANE

OUEST

PETIT GONAUE

JACMEL

SALTROU

DES ANTILLES

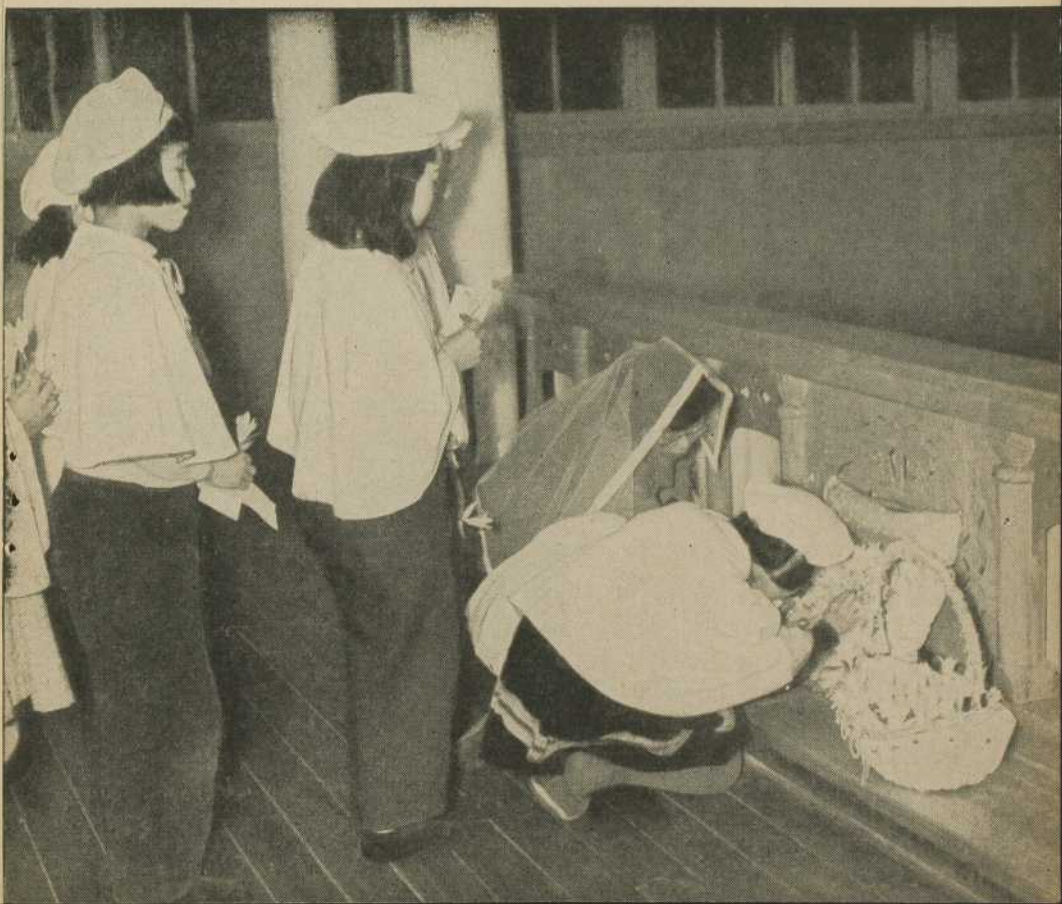
IMMACULÉE-CONCEPTION

*Avec les Petits Messagers
de Notre-Dame*



Commencée, il y a cinq ans, à l'École Sei Maria Ryo, de Koriyama, l'Association des Petits Messagers de Notre-Dame clôturait l'Année mariale, le 8 décembre, en accueillant un nouveau groupe d'enfants. Ils prononcèrent leur promesse à l'église de la Mission, au cours d'une cérémonie où l'Immaculée fut symboliquement couronnée des mains d'une fillette.

Ces jeunes Japonais, chrétiens et païens indistinctement, rendirent hommage à Maria Sama et déposèrent à ses pieds, sur un coussin de soie, un lis recélant le nombre des sacrifices qu'ils avaient offerts durant le mois préparatoire à la fête.





A Noël, sept des Messagers de la première heure reçurent le baptême.

L'Association poursuit un double objectif: initier les jeunes païens aux douceurs de la charité chrétienne: leur révéler le catholicisme sous un aspect des plus aimables, l'aspect marial

Un Messager non chrétien disait: « Il n'y a qu'à la Maison de Marie qu'on a le bonheur d'apprendre à faire plaisir! » Le samedi, deux à deux, sous la direction d'une responsable, ces enfants vont porter de la nourriture et des vêtements aux familles pauvres adoptées par le Mouvement. En dépit des taquineries de camarades qui ne connaissent rien du devoir de l'amour du prochain, ils ne craignent pas de charger sur leur bicyclette d'énormes *futon* (couvertures ouatées japonaises) et de traverser ainsi la ville.



Ces futon sont confectionnés par les mères de nos élèves tout heureuses de prêter leur aide à l'Association juvénile. Notre-Dame pourra-t-elle résister à tant de dévouement et d'affection? Peu probable! Le baptême de sept Messagers nous incline à le croire.



LE PORT DE MORONDAVA.

MORONDAVA, MADAGASCAR

Propos malgaches

par Sœur **SAINTE-FÉLICITÉ**¹, M. I. C.

J'expérimente petit à petit la vie missionnaire à Morondava. Tout doucement, j'apprends à devenir Malgache. Quand ce sera chose faite, j'espère pouvoir dire à la manière de l'Apôtre: « Sont-ils Malgaches? Je le suis! »

Ces jours-ci — nous sommes au 15 avril — la saison froide s'installe. Le soleil ne chauffe pas moins ardent, mais sitôt disparu, il tombe une fraîcheur étonnante. Ce fléchissement du climat est très bienvenu de celles qui ont grandi au pays des « quelques arpents de neige »: la nuit, sous leurs couvertures de laine canadienne, elles jouissent d'un sommeil profond et réparateur. Moins enthousiastes sont les indigènes qui, peu vêtus et mal couverts, frissonnent sur leurs nattes et contractent les fièvres.

Comment sont-ils ces Malgaches? Peuple très sensible, même susceptible. On sait attendre des années pour avoir sa revanche. J'observe les enfants:

1. Thérèse **LEBLANC**, de Saint-Sylvère (Qué.).

dans ma classe une fillette fit une chute; plusieurs rirent. Se relevant, l'offensée alla chercher une baguette, et avant que j'eusse pu deviner son geste, en distribua des coups à toutes celles qui avaient eu du plaisir à ses dépens. Une grande à qui j'avais donné des timbres pour sa collection les arracha tous un jour que je l'avais réprimandée... quitte à venir les réclamer sa rancune fondue!

Comme tous les païens, le Malgache est superstitieux. Il révère les mânes de ses ancêtres auxquels il offre des sacrifices pour obtenir des faveurs. Il se fabrique quantité d'amulettes et de talismans; il y en a pour toutes les situations: pour se préserver de la foudre ou des coups de cornes, pour se défendre contre les sauterelles, les punaises, etc. Certains sont rudimentaires, d'autres de véritables bijoux sculptés. Il existe une foule de *fady* ou prescriptions impératives que l'on ne transgresse pas sans encourir quelque malheur: ainsi c'est attirer sur soi la colère du soleil que de dormir les pieds tournés vers l'est! Gardez-vous de laisser entrer un chat dans la chambre d'un malade, celui-ci va mourir! Si vous frappez un bœuf avec une corbeille, vous n'échapperez pas à l'enflure. Vous souffrez de maux de gorge? N'est-ce pas pour avoir malencontreusement donné un coup de pied au chien? Cuisinières, écoutez ceci: ne regardez jamais dans la marmite où cuisent les légumes, autrement le cou va vous allonger et vous aurez la tête creuse! Mangez de tout, sauf la rate d'un animal, car vous perdriez la mémoire. Les *fady* ne se comptent pas: ils surgissent à propos de tout et de rien.

Les Malgaches ont peu d'idoles: la divinité les effraie. Dieu, raisonnent-ils, est le Maître de la vie et de la mort; moins on le regarde, moins on risque! Par contre, les convertis sont fervents. Tous les vendredis du carême, le catéchiste, M. Ropierre, s'abstient de toute nourriture en esprit de pénitence. Un autre, catéchiste fort éloigné de la Mission, ne manque jamais ses premiers vendredis du mois; il n'a aucun souci des chemins de brousse, des pluies torrentielles ou de la chaleur accablante. Certain dimanche que le Père Curé se trouvait absent et que la paroisse était desservie par un missionnaire nouvellement arrivé des États-Unis, je croyais qu'il n'y aurait pas de sermon en malgache. Mais, ô surprise! voilà qu'après la messe le père de ma petite élève Joséphine Rakotoson monte à l'estrade de l'harmonium, et l'Évangile en main, y va de son homélie!... A la messe suivante, c'est le catéchiste qui, debout dans l'allée, commente avec beaucoup de verve la multiplication des pains! Je n'y comprenais goutte. Mes compagnes, « vieilles Malgaches », me dirent avoir admiré sa logique et l'à-propos de ses applications pratiques.

Naturellement la moindre de mes minutes libres est consacrée à l'étude de la langue. Avec Sœur Marie-Viateur¹, tout aussi « jeune Malgache » que moi, je me réfugie au chantier de notre futur pensionnat, et là, assises sur des blocs de ciment, nous répétons en duo: *maray*: malade; *matory*: dormir; *mitomany*: pleurer, etc. Nous savons maintenant que tous les verbes au présent commencent par la lettre « m »; qu'au futur il faut y substituer la lettre « h » et au

1. Thérèse DRAINVILLE, de Berthier.

passé la lettre « n ». Ne pas connaître la langue indigène s'accorde mal avec la discipline scolaire: les élèves peuvent envoyer promener leur professeur sans qu'il perde sa sérénité...

Tantôt j'ai mentionné une construction en marche. De fait, en 1953, l'on a entrepris d'élever une belle bâtisse à étage, en ciment, très longue, et de la largeur d'une seule classe afin que le vent puisse circuler de toutes parts à l'époque des fortes chaleurs. Une fois finie, notre école sera le monument de Morondava. Cependant le décès de notre regretté pasteur, Mgr E. Caron, a dérangé le cours des travaux.

Actuellement, au Canada, c'est la saison des sucres. A Madagascar, nous avons aussi la nôtre, mais « en canne »! J'ai vu des tiges de cannes à sucre hautes de dix à quinze pieds. Toutefois l'exploitation ne se fait pas au pays: on exporte la canne en France, et le sucre nous en revient granulé et coûtant fort cher.

On l'a chanté sur tous les tons: le peuple malgache a évolué trop vite. De son état primitif, il a sauté au plus moderne. Naguère encore il ne connaissait comme moyen de transport que l'*omby*, ce curieux bœuf noir, ou blanc et roux, qui a de très longues cornes et une grosse bosse entre le cou et le dos. De l'*omby* on est monté en avion! Il y en a pour croire que les Français sont des dieux puisqu'ils ont creusé la mer et qu'ils sont capables de voler dans les airs!

Nous trouvant en vacances du 1^{er} au 18 avril, nous sommes allées dernièrement à Betany, petit village qui compte une cinquantaine de catholiques parmi sa population protestante. C'était ma première sortie en brousse. On ne peut se rendre à ce village que par eau et seulement à marée haute. Les indigènes utilisent la pirogue, qui n'est qu'un tronc d'arbre creusé. Nous, nous avons voyagé dans une embarcation à moteur. Là-bas, on nous a très bien reçues et la journée s'est passée à visiter les chrétiens. Nos élèves dinèrent sur la grève; quant à nous, religieuses, un chrétien nous invita à sa case en feuilles de cocotiers. Il nous servit du poisson cuit « tout entier » et de l'eau de coco... Au retour, je fus la victime d'une mésaventure. Aux trois quarts du trajet, la rivière n'étant pas assez haute, il nous fallut continuer à pied. Sœur Supérieure¹, avec un groupe, préféra suivre le bord de la mer; un second groupe, dont j'étais, opta pour un raccourci à travers la brousse. Mais à mesure que la marée envahit la rivière, la terre glaise se détrempa en marais, puis en mares respectables... Inutile de songer à rebrousser chemin: il y en avait autant derrière... J'enlevai bas et souliers et passai en enfonçant joliment, de sorte que j'arrivai... la dernière, la robe et les jambes maculées de boue tout comme les enfants. En conclusion pratique, je me promis de suivre désormais pas à pas les traces de mes devancières!

1. Sœur SAINT-ADÉLAÏDE (Adélaïde TREMBLAY, de Saint-Cyprien de Témiscouata).

Torturés par la faim

Telle une héroïne de roman-fleuve, « Hazel » se survit dans un nouvel épisode de ses ravages au département du Sud d'Haïti. Il y a presque un an que la tempête est passée; à ses maux immédiats l'on a remédié aussitôt, mais, écarté pour un temps, le sceptre de la famine a reparu, et, comme un bourreau implacable, il applique maintenant ses tenailles. Sans autres commentaires, voici le texte intégral d'une lettre, en date du 7 mai, adressée par la Supérieure des Coteaux, Sœur Thérèse-de-la-Croix¹, M. I. C., à sa Supérieure générale.



BIEN-AIMÉE MÈRE,

Depuis une quinzaine je cherche, mais vainement, quelques moments libres pour répondre à votre bonne lettre du 5 avril, laquelle est arrivée aux Coteaux le 23. C'est que — je ne sais si l'on vous a déjà mise au courant — la situation s'aggrave ici de jour en jour: c'est la famine à peu près complète. Lundi dernier, j'ai dû faire une enquête en vue de l'organisation d'une cantine scolaire avec les secours de la Croix-Rouge. L'enquête a révélé que *tous les élèves, à l'exception de cinq ou six par classe*, n'avaient pas mangé depuis trois jours: ils avaient bu seulement le lait distribué à l'école! Les enfants ont été invités à prier avec instance la Sainte Vierge pour qu'enfin Port-au-Prince envoie du secours... Le soir même arrivaient par voilier huit sacs de riz, autant de pois, deux caisses de morue, quatre fers-blancs d'huile. Le pays est trop pauvre, paraît-il, pour payer le transport de ces denrées. Le député, l'inspecteur, quelques notables et nous-mêmes avons dû pourvoir aux frais. Le lendemain, nous avons fait de la *grosse cuisine*... malgré notre petite installation. D'après les ordres reçus, nous devons servir une centaine d'enfants chaque jour; mais comme nous en avons cent cinquante qui souffrent de la faim,

1. Thérèse CÔTÉ, de Beauport.

nous préparons cent parts que nous partageons en cent cinquante. C'est une petite ration, mieux que rien! et nos élèves sont très contents. Nous avons des provisions pour quinze jours... si l'on ne nous expédie pas autre chose, que vont devenir nos enfants? Il est question de fermer les classes plus tôt: cela n'enthousiasme guère les élèves puisque c'est l'école qui leur fournit de quoi manger. Les pauvres professeurs ne seraient pas fâchées; si vous saviez comme c'est terrible de passer la journée à vouloir faire travailler des enfants torturés par la faim! Plusieurs sont affreusement maigres et ils trouvent moyen de pâlir sous leur peau noire ou chocolat... La triste histoire de nos enfants est aussi celle de tout le peuple. Les hommes n'ont pas le courage de travailler la terre parce qu'ils n'ont plus de forces. La situation s'avère très, très grave. On ne sait ce que réserve la divine Providence à la malheureuse population des Coteaux. Les Sœurs de la Maison mère auraient-elles la charité d'offrir des prières spéciales afin de toucher le ciel? Les plantations ne sont pas commencées; on attend toujours la pluie.

Ne vous inquiétez pas de nous, chère Mère, car nos Sœurs des Cayes nous envoient des légumes régulièrement; quant aux fruits, ils sont rares.

Les Sœurs sont un peu fatiguées, et la tenue de la cantine, bien que cela se fasse avec méthode, raccourcit la sieste et augmente le travail. Toutes sont heureuses de se dévouer et se prêtent de grand cœur... Nous avons si peu à souffrir en comparaison de nos pauvres gens! Mais que le cœur fait mal!...



Dieu a voulu que la souffrance devienne un don. Quand on la considère dans le plan rédempteur, elle purifie et fait comprendre l'essentiel: le Seigneur Jésus l'a sanctifiée. C'est la seule chose qu'il ait désirée dans sa vie. Il n'y a rien de commun entre lui et les biens du monde. Et cependant il a accepté la souffrance. Le contact de la souffrance est purifiant parce que le Christ l'a acceptée. Celui qui souffre est comme soudé au Christ-Jésus. La souffrance est toujours en lui: elle est au centre du sacrifice eucharistique; la souffrance du Christ est présente à la terre et à l'Église, dans la chair humaine, en ceux qui souffrent pour achever sa Passion.

S. Ém. le cardinal LÉGER.



Ce n'est pas à coups de canon que nous gagnerons la paix, mais à coups d'amour, comme nous l'a enseigné Notre-Seigneur Jésus-Christ par la croix, sur la croix... N'est-ce pas dire tout simplement que, sur cette terre, pour chacun de nous chrétiens, il ne s'agit pas d'être le plus fort, mais bien le meilleur.

George DESVALLIÈRES.



Autour du monde avec les jeunes de 4 à 80 ans!

Katete, Nyassaland. — Sœur Françoise-de-Lisieux¹ veut fixer en noir et blanc le sourire typiquement dentelé d'une grand-mère atumbuka. Braquant son kodak sur le sujet dont le bel épanouissement disparaît de façon fort inopportune, elle guette le sourire suivant. Comme il tarde un peu trop: « Eh! *agogo*, dit-elle, un petit sourire s'il vous plaît! » Mais l'*agogo* de répondre, impassible: « Crois-tu, ma Sœur, que je vais rire pour rien? »

* * *

Katete. — Yohane, qui n'a pas encore 4 ans, est l'enfant terrible de l'orphelinat: le type du « Bon petit Diable ». Sœur Marie-des-Anges², qui habitue les grands à se demander pardon quand ils se sont querellés, surprend cette scène charmante: Yohane, très digne, exhorte Maria, quatre ans et demi, à lui demander pardon; l'autre s'exécute sur un ton familier: « Pardon Yoyo.

— Non pas ainsi. Tu dois dire: pardon Monsieur Mtonga. »

Et Maria de reprendre en toute humilité: « Pardon Monsieur Mtonga. »

Une novice indigène aperçoit un jour ce même M. Mtonga s'esquivant du réfectoire des Sœurs une galette à la main. « Yohane, reproche la novice, tu sais bien que tu ne dois pas venir ici... Tu as volé une galette! » Le mioche secoue la tête, mal convaincu: « Si tu savais comme elles sont bonnes les galettes des Mères! »

Il arrive que M. Mtonga éprouve des remords. Ainsi pendant la retraite des Sœurs, en croisant une toute recueillie, il lui chuchote: « Priez pour moi pour que j'aie la paix! »

* * *

Nkata Bay. — Bastorey aime les choses bien classées. A l'examen de catéchisme, questionné sur le sort de ceux qui meurent en état de péché véniel, il répond: « Ils vont dans le petit enfer numéro 2. »

* * *

Vua. — Un bébé de huit jours est apporté par sa maman au dispensaire de la Mission: un abcès affreux forme comme un collier autour de son petit

1. Marie-Claire LACOMBE, de Montréal.

2. Alice PÉPIN, de Warwick.

cou. Contrainte d'user du bistouri, Sœur Saint-Yves¹, afin d'épargner des souffrances à la mère, propose à celle-ci de sortir de la pièce le temps de l'opération.

A peine sortie, entendant des pleurs et des cris, la pauvre femme n'y peut tenir et rentre en coup de vent... mais juste à point pour voir le pus couler abondamment de l'abcès ouvert. Soulagée autant que son petit, elle éclate en cris de joie.

Le lendemain, après la séance du pansement, cette femme de la brousse a ce geste délicat pour traduire sa reconnaissance: plaçant un gros penny dans la menotte du bébé, elle le laisse tomber dans la main de la Sœur avec ces paroles toutes simples mais combien délicieuses de spontanéité: « Mon enfant vous dit merci! »

* * *

Rumphu. — Un vieux païen cardiaque, hospitalisé seulement depuis trois jours à la Mission, reçoit, en même temps que les injections prescrites, une

1. Yvette RICARD, de Grand'Mère.

“M. Mtonga” et Mariya



D'autres petites « Misae »
de Koriyama.



piqûre de la grâce au cœur. Après quelques instructions de doctrine, il soupire: « Je ne veux plus autre chose qu'être baptisé et devenir l'enfant du bon Dieu... Je suis en retard, bien en retard. » Cela rejoint: « Beauté que j'ai trop tard connue... »

* * *

Koriyama, Japon. — Misae, 9 ans, qui étudie le catéchisme, passe des principes à l'application et interroge ses parents: « Maman, es-tu parfaite?... Et toi, papa? »

Silence des deux.

« Eh bien! moi, je le sais: il n'y a que le bon Dieu qui soit parfait! Mais si tu veux, maman, tu vas m'aider à ressembler au bon Dieu. Tous les jours je dois faire des efforts pour être une bonne petite fille. »

Résultat de cette enquête naïve: le père et la mère étudient maintenant avec Misae qui, de leur propre aveu, les a jetés dans la confusion et la réflexion.

* * *

Kuanhsi, Formose. — Les petits du Jardin de l'Enfance ne restent pas insensibles aux leçons de catéchisme qu'ils reçoivent tous les jours. « Maman, il faut prier. On nous l'apprend à l'école. Regarde, c'est comme cela qu'on fait. » Et Pao K'ou trace un beau signe de croix, puis ébauche l'*Ave Maria* devant sa mère qui s'étonne, admire, essaie d'en faire autant.



*Pour la défense de Formose : des chapelets !
Soeur Marie-Xavier (Berthe Paradis, de Tingwick).*

Deux bambines après un premier catéchisme se consultent pour savoir si désormais elles pourront faire *pai chen* (hommage) aux dieux. La leçon n'avait pas porté sur ce point, mais dans les petites têtes il était déjà clair que l'on ne peut adorer deux *Dieux*.

Lan Hoa blâme sa sœurlette de cinq ans qui n'est pas arrivée pour la leçon de catéchisme laquelle a lieu avant la classe et dure dix minutes: « Siou Lin dit avoir mal à la tête, fait Lan Hoa sentencieusement, mais je crois qu'elle est aussi *lan tou* (paresseuse). »

* * *

Roche-à-Bateau, Haïti. — C'est la nuit de l'ouragan « Hazel ». La mer gronde; le vent rugit. De la *caille* voisine du couvent s'échappent des voix enfantines qui récitent le chapelet et chantent à tue-tête sur l'air de Fatima: *Ave, ave Maria*. On dirait qu'ils veulent dominer la tempête.

Le lendemain, seule sur la grève apparaît, absolument intacte, la *caille* où l'on a prié Marie avec tant de force.

* * *

Camp-Perrin, Haïti. — A ses petites élèves qui n'ont jamais vu la mer, Sœur Marie-Priscillia¹ vient d'enseigner que c'est une vaste étendue d'eau salée. Sur la carte géographique, l'on a cherché la tache bleue de la mer des Caraïbes. A la question: « Pouvez-vous me nommer une mer? Mireille lance triomphalement: « La Mère Priscillia! »

* * *

Montréal. — Louis, 4 ans, a coutume de dire *le chapelet du Cardinal* avec sa famille. Certain soir, il y eut empêchement. Quand, à neuf heures, on voulut mettre le bambin au lit, il protesta auprès de son père:

« Je ne peux pas me coucher: j'ai pas dit mon chapelet!

— Tu le diras couché.

— Couché? Mais, papa, tu sais bien que je pourrai pas le dire *tout le tour, tout le tour*, parce que je vais dormir avant la fin! »

1. Marie-Reine OUELLET, de Saint-Ulric, comté de Matane.

Résidence de bonzes



En l'an 2500 de son ère, le bouddhisme s'affronte au monde moderne

Colombo (A. I. F.). — Dans peu, le monde bouddhiste célébrera le 2500^e anniversaire de la naissance du bouddhisme. Dans les pays asiatiques fiers de leur indépendance récente, cette date sera célébrée par des manifestations grandioses, dans le dessein d'affirmer le renouveau bouddhique que l'on cherche à promouvoir aussi bien à Ceylan qu'en Birmanie ou au Siam.

Ce renouveau bouddhique est affronté à de redoutables problèmes. A Ceylan — et dans d'autres pays, les choses ne se sont pas passées de manière différente — il faut bien dire que jusqu'ici sous la domination européenne, le bouddhisme est resté comme appesanti sur lui-même, en dehors de l'évolution du monde moderne. Il se réveille maintenant pour constater un divorce entre la religion et la vie. Ceux qui ont étudié le bouddhisme et qui par conséquent devraient être les hommes de la renaissance actuelle sont peu en contact avec les bouleversements de la civilisation moderne; les élites actives, formées dans les universités européennes, ont été imprégnées d'une civilisation où le bouddhisme n'avait pas part. Quel sera le Thomas d'Aquin qui pourra faire une synthèse entre le bouddhisme et la civilisation moderne?

Les moines bouddhistes sont nombreux; de 15 à 20 mille à Ceylan. Sont-ils de taille à sauver le bouddhisme et à l'intégrer dans la vie moderne? Il ne le semble pas. Sans doute, si la majorité est illettrée, il y a parmi eux une forte majorité qui étudie. Mais beaucoup estiment qu'ils perdent leur temps dans les études classiques, étude du sanscrit entre autres, langue sacrée des livres bouddhiques. C'est là une situation moyenâgeuse qui laisse ces clercs complètement ignorants du monde moderne. Il en résulte que les jeunes moines, ou bien se contentent de ce bagage scolastique et font piètre figure devant le plus pauvre étudiant en sociologie qui a lu trois ou quatre brochures sur Marx et le marxisme, ou bien ils veulent eux aussi devenir des scientifiques, mais, faute de formation philosophique, risquent fort de devenir la proie des idées communistes. Ou bien encore, ils abandonnent la vie monastique pour se faire une vie dans le monde.

Les élites progressistes se rendent bien compte du problème et ne ménagent pas leurs critiques. Il y a peu de temps, un journal local attaquait violemment le manque d'hygiène des monastères bouddhiques. L'auteur ironisait sur cette jeunesse, confinée dans des chambres obscures, sans air ni soleil, qui se mourait souvent de tuberculose, mais qui avait la consolation de mourir en répétant quelques phrases de sanscrit. Laissant la responsabilité de cette charge à son auteur, il faut bien reconnaître qu'il y a un problème des études bouddhiques.

Comment trouver une solution? Les bouddhistes progressistes la voient dans un large syncrétisme. Bergson, Kant, Hegel, Schopenhauer, tous ces grands philosophes, disent-ils, ont préparé la voie au bouddhisme, qui va maintenant assumer ces vues philosophiques et religieuses et les mener à leur

perfection. Il faut donc que les moines bouddhistes se mettent à étudier ces grands philosophes occidentaux.

En attendant, que devient la jeunesse? Jusqu'ici, l'éducation religieuse bouddhique comme telle se résumait en quelques pratiques d'ordre cérémonial dont la plupart des enfants ne connaissaient pas la signification. Depuis quelque temps on commence à parler d'école du dimanche et d'enseignement religieux bouddhique. Ce sont là des vues inspirées de l'exemple des chrétiens comme on l'a signalé ailleurs. Jusqu'ici, tout cela est à l'état de projet plus que de réalité vécue. Aussi les enfants de familles bouddhistes arrivent à l'âge adulte avec le mince bagage décrit plus haut: l'enseignement qu'ils ont reçu leur a fait perdre le plus souvent le respect « superstitieux » de la religion de leur enfance. Ils gardent sans doute le bouddhisme comme un vêtement extérieur, mais cela ne va pas loin et ils sont sans défense devant le marxisme.

Un autre problème crucial pour le bouddhisme qui veut se rénover, c'est celui des réalisations sociales. Dans un monde où le « profit » seul compte, où l'on veut avoir l'influence bienfaisante d'une religion matérialisée par des œuvres, on en vient à demander des comptes au bouddhisme sur ce point.

Voilà bien des points d'interrogation certes. Ils ne sont pas particuliers au bouddhisme. D'autres grandes religions, l'islam par exemple, ont été mises en face de la culture moderne déjà. L'avenir nous dira si les grandes fêtes du 2500^e anniversaire du bouddhisme vont être pour cette religion de tant de millions d'hommes le début d'une ère nouvelle. (*Fides.*)




Déclin du protestantisme en Angleterre

Londres (C. C. C.). — Le *Catholic Herald* écrit que, chaque semaine, des églises anglicanes ferment leurs portes. « Dans cinquante ans, l'Église catholique se trouvera seule à combattre le paganisme. » Il y a 12,000 religieux anglicans pour 20,000 paroisses, soit 7,000 en moins qu'il y a 50 ans lorsque l'Angleterre comptait 10 millions d'habitants. Les 2,000 paroisses catholiques disposent de 7,000 prêtres. Sans cesse, les évêques anglicans offrent aux catholiques des églises vides. La seconde constatation est la suivante: tandis que le nombre d'anglicans est en régression continuelle, les catholiques maintiennent leur nombre de pratiquants.

(*La Semaine religieuse de Montréal.*)



Il est dans l'ordre que les fidèles soient apôtres, parce que l'Apostolat est comme le rayonnement de la vie chrétienne.



COLON, CUBA

En plantant de l'alysson

par Sœur SUZANNE-DE-JÉSUS¹, M. I. C.

En ce jour d'avril, j'étais à mettre en terre des plants d'alysson autour de la blanche Madone érigée devant notre collège. Levant soudain la tête, j'aperçus à quelques pas de moi un jeune homme qui me regardait travailler. A mon air étonné, il esquissa un sourire mais sans dire mot. Je me rappelai alors qu'un groupe de garçons de l'Action catholique se trouvaient en retraite au collège « Padre Varela », voisin du nôtre. Je demandai donc à l'inconnu s'il était un de ceux qui faisaient *el retiro espiritual*. A sa réponse affirmative, il ajouta qu'il venait implorer le secours de quelques prières parce qu'il avait de graves problèmes à résoudre et de terribles luttes à soutenir « J'ai un grand désir du sacerdoce, me dit-il, mais mon père, pur communiste militant, s'oppose absolument à ce que je pratique la religion catholique. Jusqu'à mes vingt et un ans, je n'ai pu quitter la maison pour suivre l'appel, mais à présent que je suis majeur l'heure a sonné pour moi d'agir. Auparavant je croyais qu'il valait mieux attendre la conversion de mon père pour devenir prêtre; aujourd'hui je pense que le bon Dieu me veut prêtre d'abord, qu'il m'accordera ensuite la conversion souhaitée. J'aimerais bien étudier ici même, au Séminaire de Colon, où j'ai rencontré tant de bienveillance de la part des Prêtres des Missions-Étrangères. Cependant, comme ma famille habite une ville toute proche, je dois renoncer à ce projet, car mon père apprendra le lieu de mon refuge et viendra soulever toutes sortes de difficultés. Je quitterai donc la maison paternelle à l'insu de tous et me retirerai dans une communauté religieuse à l'abri des perquisitions.


— Votre mère doit être bien bonne, répondis-je, pour que vous soyez animé de si beaux sentiments ?

— Pas davantage. Elle est baptisée, a fait sa première communion comme d'ailleurs tous mes frères et sœurs; mais ni elle ni les autres ne vont à l'église. Seul, en dépit des moqueries, je continue d'accomplir le moins mal possible mes devoirs religieux.

— *Yo le felicito, Señor !*

(En moi-même je me dis que ce jeune homme ressemblait à un lis poussé entre les épines.)

1. Suzanne LONGTIN, de Montréal.



— Ayez confiance. La Madone que vous voyez là vous conduira et vous soutiendra dans le sentier où vous voulez marcher. Pour ma part, je vous promets l'humble appui des prières des *Madres*.

— *Perdone la molestia!* (Pardonnez le dérangement!) dit-il en s'inclinant. Je sentais le besoin de réclamer de l'aide spirituelle, car à certaines heures la lutte m'est vraiment pénible.

— *Adios Senor!* Je ne vous oublierai pas!

Et je continuai de planter mes tiges d'alysson lesquelles, dans un temps pas très éloigné, devaient produire de jolies fleurs blanches, délicates comme des étoiles de neige, en parure à notre Vierge. « Bonne Mère, lui confiai-je, quand vous recevrez l'hommage de ces fleurs de la terre, souvenez-vous du jeune homme de tantôt et faites que le germe de sa vocation sacerdotale puisse éclore. Car ce sont des fleurs d'un prix infini qu'il vous offrira à son tour lorsque, prêtre à jamais, il attirera les âmes dans la voie du salut. »

Et vous, chers missionnaires de l'arrière-garde qui priez et vous sacrifiez pour le besoin des missions, réservez une part, s'il vous plaît, à cet aspirant séminariste, si fervent, dont la famille est d'avance liguée contre son idéal. Étendez aussi votre prière à toute la belle jeunesse cubaine: le cas du jeune homme aux alyssons se répète assez souvent quand l'un ou l'autre veut laisser la voie commune pour s'engager à la suite du Maître.



Que faisons-nous en ce monde et pourquoi y sommes-nous, si ce n'est pour contribuer au salut de nos frères.

S. MARIE-EUPHRASIE.

* * *

Plus on incline, plus on excelle à interpréter toutes les dispositions de la Providence dans le sens de la Bonté et de la Miséricorde infinies, plus on a de chance de rencontrer juste et d'être dans la vérité et plus aussi alors la vie rayonne l'Esprit de Dieu et répand l'onction.

R. P. FOCH, S. J.

* * *

La vocation du missionnaire est quelque chose de providentiel; on ne peut pas impunément résister à l'appel de Dieu dans cette voie.

P. JUST DE BRETENIÈRES.

L'apostolat des jeunes

par Sœur BERNARD-MARIE¹, M. I. C.

L'initiation de nos élèves à l'œuvre catéchistique constitue l'une des occupations les plus intéressantes de notre vie missionnaire. Le vendredi, nous groupons nos jeunes apôtres pour la préparation immédiate de cours qu'elles-mêmes donneront le lendemain. Avec elles nous repassons la matière doctrinale à transmettre, tout en leur fournissant le matériel d'enseignement requis. Il faut voir leur sérieux à prendre des notes et à se pourvoir de gravures pour illustrer leurs leçons! De petits problèmes pédagogiques surgissent: nous tâchons d'y apporter les meilleures solutions possible. Vraiment, on ne peut douter de la bonne volonté qui anime ces adolescentes: leur souci constant de progrès le prouve manifestement. Nous applaudissons à leurs nobles efforts et ne manquons pas de prier avec elles la Vierge Immaculée à qui est confiée l'importante mission du samedi... presque la mission des soixante-douze disciples!

Ce jour-là, au temps fixé pour la doctrine, la cloche de l'église s'ébranle. A cet appel nos missionnaires en herbe laissent leurs jeux et s'en vont par les rues chercher leurs ouailles pour les conduire au *colegio*. Certains samedis, elles réussissent à entraîner plus de cent quarante garçonnets et fillettes! Quel spectacle que ces processions d'enfants de tous âges et de toutes couleurs, marchant derrière leurs jeunes chefs et s'engouffrant dans l'école pour y apprendre que Dieu existe, qu'ils ont une âme à sauver, qu'il faut prier!

Alors commence la bourdonnante session catéchistique. Dans un langage imagé, bien à la portée de leur auditoire, nos *théologiennes* racontent des faits de la vie de Jésus, parlent de la Sainte Vierge. Depuis la voix grave de l'infatigable Nina jusqu'à la voix très frêle de la plus petite catéchiste, toutes d'un même élan ingénu s'évertuent encore à enseigner les principales prières. Mon âme missionnaire se délecte à ce concert confus de *Pater* et d'*Ave* qui s'échappent des différentes classes et montent vers notre Père des cieux... Dieu, il me semble, doit oublier un instant ses graves préoccupations et regarder avec complaisance ce point de Cuba où les plus jeunes du Royaume s'entraident dans la découverte des choses surnaturelles!

Avant la dispersion des groupes, je les visite et distribue des médailles, des images et parfois — quand la réserve n'est pas à sec — des chapelets. Je profite

1. Juliette DESNOYERS, de Saint-Henri de Mascouche.



CE QUI FAIT OUBLIER À DIEU SES GRAVES PRÉOCCUPATIONS...

de l'occasion pour inviter à la messe du dimanche. A voir les visages épanouis de tout ce petit monde on comprend une fois de plus combien il fait bon s'approcher du ciel. Chacun possède au fond du cœur une joie pure et neuve: joie pour les catéchistes d'avoir donné quelque chose de soi; joie pour les autres de s'être enrichi d'un peu de Dieu.



Le chrétien est un homme auquel Dieu a confié tous les hommes.



Nécrologie



Mme Maria Tessier, **Ottawa**, mère de S. Exc. Mgr M. Tessier, évêque de Timmins, et de notre Sœur Anne-Marie; Mme Collignon, **Lowell, Mass.**, mère de S. Exc. Mgr J.-L. Collignon, évêque des Cayes, Haïti; Mme L. Benoit, **Shawinigan**, mère de notre Sœur Sainte-Angèle-de-Foligno; Mme Georges Perras, **Sainte-Catherine de Laprairie**, mère de notre Sœur Aimée-de-Jésus; Mme Arthur Boisvert, **Grand' Mère**, mère de notre Sœur Maria-Goretti; M. Joseph Boily, **Saint-Philippe de Clermont**, père de notre Sœur Saint-Pamphile; M. Florian Poisson, **Ottawa**; Mme Arthur Monat, M. Joseph Descoteaux, Mme Louis Drapeau, Mme Arm. Tremblay, M. Domina Roland, Mme Raoul Martel, Mlle M. Bienvenue, M. Albert Maher, M. William Gauthier, Mlle Marie-Elmire Lessard, M. J.-A. Gauthier, M. J.-Arthur Léveillé, M. Arthur Lemay, M. Dominick Pirozzi, M. Alphonse Drolet, M. et Mme A. Gélinau, Mme Henri Bélanger, Mme H. Lajeunesse, Mme Arthur Gagné, Mme B. Desautels, M. Léonidas Hébert, Mme Georges Gagnon, Mlle Hélène Arbour, M. Rodolphe Cayer, Mme J.-Louis

Gauthier, Mme J.-M. Mignon, M. Joseph Proulx, M. Georges-Etienne Grenier, Mme Alphonse Ostiguy, M. E. Gravel, M. Joseph Palude, M. R. Thibodeau, M. J.-A. Latour, M. Adolphe Hébert, Mme T. Ménard, Mme Joseph Brien, Mme Ludger Boisvert, Mme François Tremblay, M. Joseph Miller, M. Zotique Steben, Mme Cyprien Lacroix, M. A. Robidoux, M. Louis Brière, M. A. Lamontagne, M. J.-H. Favreault, Mme Turcotte-Provost, Mme Hilda L'Abbé, **Montréal**; M. Armand Many, M. Pierre Haché, **Outremont**; Mme Etienne Parent, **Rosemont**; Mme J.-A. Rozan, **Ville-Emard**; M. Thomas Dion, **Cartierville**; M. et Mme Adrien Roberge, **Ahuntsic**; M. A. Thibault, Mme Ernest Lortie, Mme J.-O.-E. Groulx, **Ville-Saint-Laurent**; Mme F. Schembri, **Ville-Jacques-Cartier**; Mme Joseph Roy, **Lachute**; M. Edmond Papineau, **New Glasgow**; Mme Arthur Poissant, **Napierville**; Mme J.-P. Arsenault, **Edmont Bay**; M. Euclide Beaudry, **Saint-Césaire**; Mme Charles Cournoyer, **Sorel**; Mme William Langlois, Mme Gérard Paradis, **Québec**; Mlle Lawrence Laberge, **Beauharnois**; M. Evariste Gendron, **Montmagny**; M. Aurèle Robitaille, **Champigny**; Mme Théodore Fortier, **Plessisville**; Mme Joseph-Napoléon Dubé, **Mont-Joli**; Mme Aurèle Chamberland, **Bic**; Mme Hector Néron, **Saint-Gédéon**; M. Pierre Drouillard, **Jonquières**; Mme Ernest Tremblay, E., **Saint-Joseph d'Alma**; M. Albert Benoit, **Ottawa**; M. Charles Richard Murphy, **West Branch, N.-B.**; Mme Philias Rhéaume, M. et Mme Napoléon Roy, **Lawrence, Mass.**; Mme Gaudias Paquette, **Brunswick, Me**; Mme Philémon Paradis, **Whitefield, N.-H.**; M. Louis Courtemanche, **Bristol, Conn.**



Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

MAISON-MÈRE, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).

NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).

OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).

HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagache-tière, Montréal (1).

NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.

RIMOUSKI, P. Q.

JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.

QUÉBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.

VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception, 236, rue Campbell.

VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph, 3080, rue du Prince-Édouard.

TROIS-RIVIÈRES, 1325, rue de la Terrière.

GRANBY, 35, rue Dufferin.

GRANBY, 279, rue Principale.

CHICOUTIMI, rue du Cénacle.

SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.

SAINTE-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

PERTH, N. B.

AUX ÉTATS-UNIS

MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant St.

EN CHINE

KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.

NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION, 125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong.

À FORMOSE

KUANHSI, Hsinchu, Hsien, Taiwan, Formosa.

AU JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.

WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.

TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagayku.

EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

AUX ÎLES PHILIPPINES

MANILLE, 1111, rue Narra.

MANILLE, Gagalongin, Corner S. del Rosario & Antipolo.

LAS PINAS, Rizal.

MATI, Davao Province.

DAVAO, City.

PADADA, Davao Province.

BAGUIO, City, II, Paadal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

LES CAYES, Haïti.

LES COTEAUX, Haïti.

ROCHE-À-BATEAU, Haïti.

PORT-SALUT, Haïti.

CAMP-PERRIN, Haïti.

MIREBALAIS, Haïti.

LIMBÉ, Haïti.

CAP-HAÏTIEN, Haïti.

CHANTAL, Haïti.

LE TROU, Haïti.

MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.

MARTI, Province de Matanzas, Cuba.

MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.

LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.

MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.

COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

KATETE MISSION, Katete River, P. O. Nyasaland, B. C. Africa.

MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P. O., Nyasaland, B. C. Africa.

RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. C. Africa.

KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. C. Africa.

KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. C. Africa.

VUA MISSION, Nyungwe P. O., Nyasaland, B. C. Africa.

NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O., Nyasaland, B. C. Africa.

FORT JAMESON, P. O. Box 106. Northern Rhodesia, B. C. Africa.

À MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

